

J'ai toujours aimé les arbres.

Les arbres seuls. Ceux qui grandissent à l'écart des forêts. Isolés. Au milieu d'un champ, d'une île, d'une ville. Loin de l'uniformité imposée par le groupe.

L'espace vide les met en valeur, les rends solennels. Et leur solitude les fait paraître bien orgueilleux.

Dans mon plan, dès le départ, il devait y avoir un arbre.

Il est là devant moi. Un tilleul isolé. Un petit buisson a poussé sous son feuillage, mais il n'enlève rien à sa majesté. Dans la pénombre du crépuscule, on dirait Don Quichotte, la tête haute, et son valet Sancho Panza sur son baudet.

J'attrape la première branche, prends appui sur son tronc et me hisse à la force des bras. En quelques gestes agiles, me voilà assis confortablement à bonne hauteur.

Peut-être pas assez haut pour mon projet, mais j'aviserais en temps voulu.

Une légère brise vient rafraîchir la soirée moite.

Je cale mon sac à dos entre deux branches. Je sors mon portable.

Et j'envoie un texto.

## CHAPITRE 1

*'Cause I try, and I try and I try... I can't get no !*

Allongé sur mon lit, Mike Jagger me hurlant dans les oreilles, je sursaute à la vue de la porte de ma chambre qui s'ouvre à la volée. Ma mère, visiblement énervée, est au bout de la poignée. Je ne la laisse pas parler :

— Maman ! Je t'ai déjà dit de frapper.

— Et moi de ne pas écouter ta musique avec tes écouteurs.

Ça fait cinq fois que je t'appelle.

Puis, se radoucissant :

— J'y vais, Julian. N'oublie pas de faire ta valise pour demain. Tu vas chez ton père.

Je soupire.

Ma mère est surprise :

— Tu ne veux pas aller chez ton père ?

— Mais si, tu sais très bien que je suis content d’aller chez papa, même si tu préférerais le contraire. Je soupire parce que tu m’as déjà dit une centaine de fois de faire ma valise.

Il n’en fallait pas plus pour la mettre à nouveau en colère.

— Ce n’est pas la peine d’en rajouter. J’ai compris depuis longtemps que tu adores aller chez ton père et que surtout tu adores partir de chez ta mère, cette harpie hystérique qui te répète des centaines de fois de faire ta valise.

Les grosses ficelles du chantage affectif. Je souris. Maman, non. Mais je sais qu’elle regrette déjà ses paroles. Elle claque la porte quand même et hurle depuis l’escalier :

— Et ne te couche pas trop tard !

Je retombe sur mon lit, les mains croisées derrière la tête.

Premières heures de vacances. Je suis sorti de la dernière épreuve du brevet il y a tout juste trois heures. Le stress accumulé dans la dernière ligne droite du mois de juin s’est évaporé au fur et à mesure du passage des épreuves ces deux derniers jours. Et en sortant du collège, tout à l’heure, je me suis senti complètement vidé. Avec Fadi, mon meilleur vieux pote, on s’est posés sur un banc de la cour et on est restés là, tous les deux, presque un quart d’heure sans se parler (entre nous, on communique parfois dans le silence), laissant lentement se défaire le nœud qui nous pesait dans le ventre depuis plusieurs jours sans qu’on ait même remarqué quand il s’était noué.

Mais là, sur mon lit, alors que le coup de sifflet final de mon séjour au collège vient de retentir, je ressens déjà comme

un léger malaise. Le stress de l’année scolaire n’a même pas eu le temps de se dissoudre que celui des vacances commence à se faire sentir. La valise ce soir. Et demain la gare, le train et peut-être la promenade à pieds forcée si mon père ne vient pas me chercher. Peu de répit pour les gosses de divorcés.

Et puis, il y a aussi les résultats du brevet dans dix jours. Mais ça, c’est en arrière-plan de mes préoccupations. Les dés sont jetés. Les copies remplies, rendues, classées dans la chemise d’un prof correcteur anonyme. À quoi ça sert de stresser en attendant les résultats ? On ne pourra rien changer.

Je décroche Mike Jagger de mes oreilles et me lève de mon lit. Je me hisse sur la pointe des pieds devant mon armoire pour attraper ma valise.

Ma valise. Ma plus fidèle compagne. À faire, à défaire, à refaire, à traîner.

Chez la plupart des gens, la valise, le premier soir des vacances, a une odeur de soleil, de mer et de sable fin. Pour moi, elle sent juste le goudron chaud. À charrier, pendant les six dernières années, des tonnes de vêtements, comblant kilomètre après kilomètre la séparation que mes parents nous ont infligée, elle a brûlé ses roulettes sur l’asphalte du divorce.

Cette valise, on me l’a achetée pour mes huit ans, quelques semaines après que mon père et ma mère nous ont annoncé qu’ils se séparaient, à mon grand frère et moi.

Quand on a huit ans, on a peu de références pour comparer sa famille. Papa et maman qui se disputent à grands cris ou à voix sourdes, c’est normal. Papa qui rentre de plus en plus tard et maman qui part de plus en plus tôt, la belle affaire. À huit ans, on vit sa vie, on ne l’analyse pas. Des parents divor-

cés, il y en a. Dans ma classe, dans mon club de roller, aussi. Mais pas chez moi. Ma vie à moi, c'est des parents qui vivent ensemble. Mon foyer à moi, c'est un papa, une maman, un grand frère et moi. Et ça ne changera jamais.

Pourtant, un soir, juste avant le repas, nos deux parents nous attendaient dans le salon. D'habitude, le salon avant la cuisine, c'était synonyme d'apéro. Je me réjouissais déjà à l'idée de boire un verre de soda en piochant de pleines poignées de cacahuètes bien salées. Yann, qui à l'époque avait déjà 14 ans, avait tout de suite compris qu'il ne fallait pas s'enthousiasmer. On s'est assis tous les deux sur le canapé et mes parents sur la table basse qu'ils avaient rapprochée. Nos genoux se touchaient. On aurait dit une équipe de foot américain en mode conciliabule. Comme si on allait élaborer un plan d'attaque pour marquer un *touchdown*. Sauf que l'ambiance n'était pas à la solidarité. Bien au contraire ! Notre famille était sur le point de se désolidariser.

Ils avaient bien appris leur texte. Sans bafouiller, sans réfléchir. Une phrase chacun. Un rythme de métronome.

« Depuis quelques mois, vous avez dû remarquer qu'on se disputait beaucoup. »

« Parfois, il arrive que les parents ne s'aiment plus comme avant. »

« Mais soyez sûrs que vous, on vous aimera pour toujours. »

« Ça ne changera rien ! »

Je ne suis pas certain que ce soient ces phrases-là qu'ils ont réellement prononcées à l'époque. Celles-là, je les tire des nombreuses scènes de divorce dont j'ai été témoin par la suite, dans les films, les livres, les conversations.

Même si je ne comprenais pas encore où ils voulaient en

venir, la boule qui se durcissait dans mon ventre ne présageait rien de bon.

D'ailleurs, je n'ai jamais su comment ils comptaient vraiment nous l'annoncer. Est-ce qu'il restait encore beaucoup de phrases toutes faites comme celles-là ? Est-ce qu'ils allaient vraiment prononcer le mot « divorce » à la fin de leur liste ?

Yann, qui visiblement était pressé de passer à table, a cassé leur petit effet :

— Ouais, c'est bon ! On a compris ! Vous allez divorcer !

Mes parents ont soupiré de concert et se sont regardés dans un dernier petit moment de complicité. Puis, ils sont revenus vers moi.

— Tu as compris ?

— Ben oui ! C'est comme tata Aurélie.

— C'est ça, comme tata Aurélie.

— Et je vais habiter avec qui ? Avec Yann ?

— Oui, oui ! Tu seras toujours avec Yann.

— Mais un peu chez papa, un peu chez maman.

Quoiqu'un peu enfantine et incomplète, la formule était bien choisie :

Un peu chez papa,

un peu chez maman...

... et beaucoup entre les deux.

## CHAPITRE 2

Je suis attablé à la cuisine, en train de manger mes coquillettes. J'entends la télévision dans le salon. Je l'ai allumée tout à l'heure en passant devant, comme par réflexe.

Un coup d'œil à l'horloge accrochée au-dessus de la fenêtre et je me lève pour allumer la radio. Maman prend l'antenne dans quelques minutes.

Ma mère est psychologue. Mais, en plus de son cabinet et de sa patientèle, elle anime une émission de radio dans laquelle elle tente de résoudre les problèmes existentiels et sentimentaux des auditeurs insomniaques entre 23 heures et 1 heure du matin.

Eh oui, elle a déjà parlé mille fois du cordonnier mal chaussé aux personnes qui sont surprises qu'elle n'ait pas pu sauver son couple avec ses diplômes de psychologie. Ce n'est pas une bonne vitrine d'afficher son divorce quand on est conseillère conjugale. Un peu comme si un coiffeur se pointait dans son salon avec les cheveux emmêlés, des trous dans la tignasse et une coloration loupée.

Heureusement pour elle, la radio redore son image. Mais bonne ou mauvaise conseillère, je crois que ce qui a motivé, avant tout, l'embauche de ma mère à la radio, c'est sa voix.

Sa voix.

Un bijou. Un joyau dans un écrin. Du velours, de la soie. De la glace fondante. Du cristal, du diamant brut. Du métal en fusion.

On parle souvent de l'oreille absolue. Ma mère, elle a la voix absolue. Le timbre, l'intonation, le vibrato. Un accord parfait compose chaque note de sa voix comme sur la partition d'un grand compositeur.

Alors, chaque soir, entre 23 heures et 1 heure, elle fait résonner cette voix sur les ondes courtes qui la propagent dans tous les foyers du pays où des oreilles inattentives se tendent pour mieux l'entendre.

Cette voix, elle m'avait accompagnée dès les premières secondes de ma vie et, du jour au lendemain, vers mes huit ans, je n'allais plus l'entendre qu'une semaine sur deux !

Enfin, une semaine sur deux, c'est ce que je pensais. Parce que pour le bien de tout le monde, pour que la séparation ne dure jamais trop longtemps ni avec l'un ni avec l'autre, mes parents ont opté pour du « une demi-semaine sur deux et puis

les week-end... ben on verra bien. »

Bien que pas vraiment homologuée par les pédiatres, les *pédopsys* et autres *pédochronobiologistes*, c'est la formule que mes parents ont adoptée sans hésiter.

Du sur-mesure pour des nouveaux parents séparés qui culpabilisent.

Un planning étudié à la minute près pour un partage ultra équitable.

Lundi chez papa. Mardi chez papa aussi mais c'est maman qui vient nous chercher à l'école en fin de journée une semaine sur deux. Mercredi, chez l'un ou l'autre une semaine sur deux. Jeudi et vendredi chez maman et selon chez qui on va le week-end, l'un ou l'autre vient nous chercher à l'école.

— C'est simple ! avait conclu ma mère après avoir placardé l'emploi du temps parental sur le frigo.

Et comme ma bouche ouverte et mes yeux exorbités lui prouvaient bien le contraire, elle avait fouillé dans mon cartable pour en sortir trois crayons de couleur.

— En jaune c'est papa, en bleu c'est maman et en vert... ben c'est l'un ou l'autre.

Et elle s'était mise à colorier nerveusement la feuille déjà à moitié chiffonnée sans enlever le magnét en forme de carte de France qui la maintenait sur la porte du frigo.

Ça partait d'une bonne intention. Dans le genre « on se sépare en bons termes, on veut le meilleur pour nos enfants. »

Un peu dans le bleu de l'emploi du temps, un peu dans le jaune. Et souvent dans le flou. Avec un nœud dans le ventre le matin quand il fallait partir à l'école.

— Euh, ce soir, je dors où ?

— Ben ici ! Mais c'est maman qui te récupère à l'école. Elle te ramène après mon entraînement de volley.

Mes parents se vantaient d'incarner la modernité en termes de séparation.

— Tu sais, pour les enfants, c'est plus facile à vivre un divorce où les parents s'entraident beaucoup, expliquait mon père à un de ses copains.

Faux !

Avec le recul, je peux dire que je vivais mieux au milieu des cris et des disputes. Au moins, je savais où j'allais dormir chaque soir. Et surtout, où j'allais me réveiller le lendemain.

Je ferme la porte du lave-vaisselle avec mon pied en pianotant sur l'écran de mon téléphone. Je branche mon casque, m'affale sur le canapé et écoute la voix de ma mère en stéréo.

— Oui... Bien sûr... Je comprends... Ah oui en effet... D'accord.

Voilà ce qu'elle dit pendant deux heures. Elle écoute l'auditeur, l'encourage, va le chercher. Un « oui » amical, un « bien sûr » en toute confiance et puis une petite reformulation pour clarifier ses propos.

Et comme chaque soir où je l'écoute, elle me glisse un petit message personnel. Un mot qui n'est que pour moi mais qui semble s'adresser à tous. Et dont je suis le seul à posséder le révélateur qui fera apparaître l'encre invisible de son double sens.

Ce soir, aucune finesse. Du brut de décoffrage pour me rappeler à l'ordre, quand elle conseille à son auditrice qui se plaint d'un mari jaloux et possessif :

— Avez-vous pensé à faire vos valises ? À partir de chez vous ?

Je le prends en pleine face, souris quand même et traîne les pieds jusqu'à la valise vide qui m'attend dans ma chambre.